

La colère

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr; six mois, 4 fr; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 14 fr; six mois, 7 fr; trois mois, 4 fr. —

Pour l'étranger : un an, 20 fr; six mois, 10 fr; trois mois, 5 fr.

Le Numéro 8 paraîtra dimanche prochain.

SOMMAIRE.

Proclamation du Vieux Républicain à la France et aux peuples d'Europe. — La presse est en danger. — Qu'est-ce que le peuple. — La Constitution. — Le droit du roi.

Proclamation du Vieux Républicain à la France et aux peuples d'Europe.

Peuples, debout! voici l'ennemi qui s'avance! Deux grands principes ont été mis en présence et se disputent le monde, c'est celui du despotisme et celui de la liberté.

Clairement proclamés en 89, par l'Assemblée nationale et la coalition des rois, trois fois réunis par la violence, la lassitude ou l'artifice sous l'empire, la restauration, et le règne de Louis-Philippe, ils viennent de se séparer encore au bruit des révolutions et comme deux nues, dans le ciel de la politique, ils amassent leurs foudres et leurs souffles d'orage.

Ils ont leurs formules définitives: l'un veut la liberté des croyances, la liberté de la pensée, la liberté de la parole, la liberté politique, la reconnaissance des nationalités, la fraternité des hommes égaux, la fraternité des peuples affranchis, le libre progrès de l'humanité toute entière, l'autre veut le règne de la force brutale sur la conscience, la pensée, la parole, le citoyen, les nationalités; il veut l'aristocratie des races, celle de la fortune; il veut enchaîner, arrêter le progrès et étouffer sous sa main de fer le génie de l'humanité.

Ces deux principes ont leurs deux pôles; le pôle de la liberté, c'est celui de la lumière, de la chaleur, de la vie et du soleil, c'est celui du midi. Le pôle du despotisme, c'est celui du froid, de la stérilité, de la mort et des ténèbres, c'est celui du nord.

Ces deux principes ont leur deux capitales; l'une c'est Paris, l'autre Saint-Petersbourg. Ils ont deux noms l'un, celui d'un peuple, c'est le nom de la France, l'autre celui d'un homme, c'est le nom du czar Nicolas.

Ces deux principes se dégagent, se reconnaissent, se recueillent, se mesurent en silence; mais prenons garde de nous confier trop aux succès brillants de la liberté, regardons au loin le despotisme qui s'avance.

Quelles sont ses forces? quel est son plan? quels seront ses succès? écoutez-bien.

Sa force! elle est redoutable! elle se personnifie dans un homme, le despote de Russie, qui lui donne l'unité, la vigueur, la rapidité d'une volonté persévérante, d'une politique exercée.

Ce despote est bouillonnant de colère; dans son sein bat le génie de l'absolutisme, il en est le représentant sur la terre, et il a juré d'abattre la liberté, son ennemie personnelle.

Son autorité sans limite, revêtue du double prestige de l'autorité religieuse et de l'autorité monarchique, est servie par une noblesse riche, nombreuse,

toute-puissante dont le czar est le représentant et le soutien. Elle veut franchir ses glaciers, sortir des prisons du nord, satisfaire son impatience du repos et venir visiter en vainqueur ce midi de l'Europe, rêve doré des barbares ses ancêtres.

Le czar commande au peuple vigoureux et docile des Moscovites, il peut d'un signe appeler toutes ces hordes guerrières, qui se promènent, le fusil sur l'épaule, ou la lance au poing, dans les vastes régions de son empire comme une tempête menaçante, et les lancer sur l'Europe à son gré. Il peut faire avancer ses 500,000 hommes de troupes régulières, bien disciplinées et débarrasser son empire, que défendent les frimats et les déserts, de cette lourde charge, pour en accabler des peuples vaincus.

Le czar a de riches trésors; il n'a qu'à fouiller les flancs de ses montagnes pour faire couler l'or dans ses palais.

Le czar marche à la tête de tous les rois du monde. Ne nous faisons pas illusion; quels que soient d'abord les sentiments personnels des princes vis-à-vis la liberté, la démocratie, un instinct secret, infailible, leur fait sentir que la démocratie, en s'élevant, les emportera, les submergera comme un océan invisible, et, dans cette prévision, l'instinct le plus puissant, celui de la conservation, les fait se tourner vers leur chef, et leur espérance. Ils sont tous à lui forcément, fatalement: l'alliance est faite, car c'est la main de la nécessité qui l'a signée. Or, quoi qu'on en dise, les monarches sont encore puissants en Europe et la forme politique qu'il représentent est loin d'être anéantie chez les peuples. Demandez-le à l'Angleterre, à la Belgique, aux royaumes du nord, à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, qui conservent ou implorent des rois.

Le czar rallie à sa cause toutes les aristocraties de naissance, car elles sentent aussi que la démocratie les enveloppe et les démolit de ses flots courroucés; elles sentent que leur espérance c'est encore le chef des rois l'ennemi de la démocratie. Le czar peut compter sur les aristocraties de fortune, car celles-ci voient également leur chute dans l'état social qui s'avance et leur unique espoir dans le tyran qui veut faire reculer cet avenir menaçant.

Le czar appelle à son service, toutes les divisions, tous les découragements, toutes les incertitudes, toutes les trahisons, tous les parleurs et tous les journalistes à vendre; toutes les crises financières, tous les souvenirs du passé monarchique, tous les dévouements aveugles à la cause de la noblesse et des rois. Quelle coalition, grand Dieu! quelle avant-garde à sa formidable armée!

Quel sera le plan d'attaque, choisi par cette puissance terrible? Il est évident, il est bien simple, et le voici:

Tous les rois du monde, dans ce danger qui les menace, feront taire leurs jalousies, leurs différends, remettant après la défaite de l'ennemi commun, à vider leur querelle dans des champs de batailles où dans les salles d'un congrès pour se partager de nouveau les peuples.

Le czar, tranquille sur ses flancs, ses derrières et son attaque, s'élance rapidement de son embuscade et se rallie à la race puissante des Slaves, en surexcitant leur esprit national et en leur promettant des libertés inespérées que l'avenir confisquerait aisément.

ment. Puis jetant la discorde dans l'Allemagne et l'appuyant de ses bataillons, il l'emmènera comme une alliée ou la forcera malgré sa résistance vaine.

Alors, partageant en deux ses millions de soldats, venus de son empire, venus de la Suède et du Danemark, venus de la Bohême, de la Hongrie, de la Pologne même, venus de l'Autriche, de la Prusse et des principautés d'Allemagne, venus de l'Angleterre et peut-être de la Turquie, car nul despote ne doit manquer à ce rendez-vous de la tyrannie, une moitié foulera aux pieds l'Italie libérale, et relevant le parti rétrograde viendra s'arrêter au pied des Alpes; une autre moitié s'étendra le long du Rhin qu'elle bordera de ses innombrables colonnes.

A ce moment un cri partira, un cri terrible: A Paris! à Paris! il faut y ensevelir la liberté, la démocratie et la République! et tous s'élanceront pleins de rage.

Quel sera le succès?

Le succès définitif! en pouvons-nous douter! Il sera à la justice, à la liberté, au progrès, à la démocratie, car l'humanité marche toujours, et sous l'œil de Dieu, elle accomplit infatigablement sa tâche. Mais quant au succès immédiat et prochain, il est douteux si le gouvernement de la République retient la foudre qui doit frapper cet amas de barbares.

Sans doute le génie de la France se réveillera, et ce génie c'est le génie des batailles, lançant l'éclair, emportant de son souffle impétueux les armées, et d'un bond s'élancant au bout du monde aux seuls noms de patrie, de gloire et de liberté. Sans doute il peut vaincre l'univers, et courir chez les peuples aveugles pour briser leur chaîne et leur laisser la liberté!

Mais un instant, la victoire peut le trahir, nos héros peuvent retrouver des Leipsick et des Waterloo, et le génie de la France peut se voiler d'un nuage afin de reparaitre plus brillant un jour pour n'éclairer peut-être que des ruines.

Et dans ces mois, où se décide l'avenir de la France et de l'humanité! dans ces mois où nous touchons aux grandes luttes, à la victoire ou à la défaite, la tribune publique se tait profondément, et l'on vient nous débiter les pastorales de la paix, en face de l'animal farouche, tout prêt à s'élancer!

Est-on trompeur, est-on trompé?

Quoi! tous les rois se rapprochent et se liguent, toutes les aristocraties se donnent la main, leur alliance est absolue, intime, et l'on endort les peuples en les occupant de fadaïses, en leur contant des sornettes!

Chefs des peuples, parlez donc! jetez le cri d'alarme! appelez les nations à une sainte alliance, à une formidable coalition! Eclairiez les esprits, élevez les âmes, enflammez les cœurs! Que votre souffle soit assez puissant pour soulever l'océan populaire! Si vous ne le pouvez, retirez-vous, sous peine de voir attacher à vos fronts, par l'ineffable postérité, ces mots terribles: TRAITRES A L'HUMANITÉ! TRAITRES A LA PATRIE!

Peuples! debout! préparons-nous! que nos rangs soient pressés! qu'ils poussent en avant ceux qui sont à placer à notre tête. La lutte approche, elle sera grande et décisive! Que chacun tienne prêt son cœur et son bras, sa parole et son épée!

Il est visible que la presse commence à fatiguer les hommes du pouvoir, assis sur leurs chaises curules, tenant en main les affaires de l'Etat, ne mettant leur mérite aucunement en doute, il voudraient que le silence se fit autour d'eux ou que les cris de la nation ne fussent que des cris d'admiration et d'allégresse.

Mais ces mille voix de l'opinion publique s'élevant de tous les quartiers de Paris pour se répercuter dans les provinces et en revenir centuplées dans des échos sans fin; mais ces mille voix, les unes polies et poignantes, les autres flatteuses et mordantes, les autres enfin farouches et terribles, forment un importun concert autour de gens qui veulent se reposer et dormir, qui pourraient en douter!

Hommes du pouvoir, vos sièges sont sur la place publique, tous les regards scrutateurs doivent se fixer sur vous, toutes les bouches doivent vous envoyer leur parole, le peuple souverain doit discuter, délibérer, vous n'êtes que le bureau du grand club de la France et les journaux en sont les orateurs.

Si cette condition vous fatigue, si vous n'avez pas la mâle vigueur de l'homme populaire, si vous n'avez pas ses formes athlétiques, si vous n'êtes pas assez grands, assez forts pour résumer dans votre sein la voix de la patrie, pour écouter sans fatigue les sons rauques et brisés des flots de l'opinion bruisante à vos côtés, vous n'êtes pas Républicains! Allez chercher la monarchie avec sa servitude polie, ou retirez-vous dans le secret des vallées, dans le silence des bosquets.

Est-ce que la proclamation de toutes les grandes choses se fait avec la grâce et la délicatesse d'une entrée d'opéra! Allez donc entendre le vent de l'orage faisant sortir des forêts ébranlées, des monts cavernes, la voix sublime de la nature, allez donc entendre les éclats de la foudre, les clameurs de la mer en courroux, faisant sentir à l'homme écrasé, une infinie grandeur.

Eh bien! plaisez-vous aux assemblées populaires, aux cris de la foule, plaisez-vous à ces voix de la presse qui, agitant les nations comme une forêt, en font sortir une parole solennelle pour la porter aux montagnes de la puissance publique; plaisez-vous aux orages de la vie nationale. Elle a ses coups de tonnerres, ses vagues furieuses, son bruit qui fait trembler; mais il y a du sublime dans ces orages et la voix de Dieu même s'y fait souvent entendre.

Voyons! croyez-vous à la souveraineté nationale? Avez-vous foi dans votre patrie! Oui, sans doute, puisque vous acceptez son mandat. Eh bien, alors, cette patrie est au-dessus de vous, elle a le droit de vous surveiller, de vous éclairer et de vous juger. Vous devez accepter sa voix rauque ou douce, car c'est la voix de votre souveraine.

Il vous appartiendrait bien, vraiment, de faire les difficiles! Et qu'êtes-vous, tous? des enfants de la presse; c'est le journalisme qui vous a montés, qui vous a couronnés, qui vous a portés sur les bancs du pouvoir et de la Représentation nationale. Je concevais que des grands seigneurs de la cour de Charles X, n'aimassent point la presse roturière, ils ne lui devaient rien; mais vous, la haïr, c'est haïr votre mère.

Et que veulent donc dire ces bruits secrets et timides de mesures préventives? que sont ces coups frappés en arrière? que veulent dire ces menaces de timbre et de cautionnement, ce maintien du monopole de la poste, ces entraves à la distribution? Ah! de la franchise, au moins! De grâce, parlez clairement, car toute haine cachée est toujours honteuse.

Si la presse manque à sa mission, si des journalistes deshonnorent leur plume, si leur souffle est celui de la calomnie et de la sédition, laissez l'opinion publique en faire éclatante justice. Invoquez le mépris, il répondra toujours à votre appel; il est plus puissant que les lois de septembre. Mais si l'excès était audacieux, visiblement dangereux, traduisez devant le jury et que les citoyens prononcent.

Mais pas de mesures préventives, pas d'entraves à la plus sacrée de nos libertés! Que nous ferait la liberté sans la parole! ne serait-ce pas la dérision la plus amère?

Français! vous l'avez entendu de la bouche d'un ministre, la presse est menacée! Que les journaux protestent, que les clubs réclament! que des pétitions se signent, que la France se lève toute entière. Honneur aux ouvriers typographes! ils ont pris les devants, c'était leur place; ne forment-ils pas la garde

de la presse, ne sont-ils pas les futeurs-nés de ses droits?

Qu'est-ce que le Peuple?

Le peuple! mais ce sont les pauvres et les riches; les gouvernants, les gouvernés; les gardes-nationaux et les troupiers; les ouvriers, les fabricants et les banquiers; les hommes et les femmes; les enfants et les vieillards, les savants et les ignorants; les nobles et les roturiers; les laïques et le clergé.

Le peuple! mais c'est Paris et les provinces; les campagnes et les villes; la Bretagne et la Champagne; les côtes et les pays du centre; les habitants des montagnes et les habitants des plaines; les vigneron, les agriculteurs et les pasteurs; les Protestants, les Juifs, les Philosophes et les Catholiques; les socialistes et les encroûtés.

Le peuple! mais c'est tout le monde; mais c'est la Nation toute entière! Ce sont toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les paroles, toutes les respirations, toutes les professions, toutes les familles, toutes les gloires, toutes les industries, tous les génies, toutes les joies, toutes les douleurs et toutes les espérances.

Le peuple! mais c'est la famille française! honte à celui qui la partage, à celui qui la brise en fractions, à celui qui applique le mot peuple à des classes spéciales; honte à cet homme qui rapetisse ainsi le grand nom de peuple, il fait un barbarisme, il ne sait point parler français!

La Constitution.

Nous l'avons en embryon. Le citoyen Marrast est son accoucheur, il vient de l'apporter toute chaude à la tribune et de l'exposer à l'air si froid de la publicité.

Pauvre Constitution, que sa constitution est faible! Et, le dirai-je avec tout Paris, quelle déception!

Oh! si nous étions à Sparte et que je fusse son père, lorsqu'on m'aurait apporté cette être chétif, maigre, aux cinq membres si grêles, au visage si pâle et si réfrogné, sans regard assuré, presque sans respiration, je détournerais la tête et je la ferais précipiter dans le fleuve au plus vite.

Cette Constitution est sans cœur, sans intelligence, sans largeur et sans franchise. Voilà de graves accusations, je les justifierai et je lui en ferai de plus graves encore, si possible.

Mais qui a donc fait ce hachis sans portée! on sent une œuvre de légistes glacés, d'avocats sans idées! Si le peuple ne prend pas cet enfant dans ses bras, s'il ne lui souffle pas son ardeur, si les clubs, les assemblées politiques ne lui donnent pas son vêtement, sa nourriture et son breuvage, c'en est fait, nous voilà dans le corset d'une jeune fille et notre République ne sera qu'une poupée pour amuser les rois d'Europe.

Il en est temps encore; qu'une réprobation universelle enveloppe ce projet, et que la Constituante avertie, sache qu'elle est une assemblée française et qu'un grand peuple ne se met pas au travail des révolutions pour enfanter une souris constitutionnelle!

Le droit du roi.

Mais pourquoi donc, peuple, te laisser toujours entraîner et tromper? Est-ce que Marat, Robespierre et Fouquier sont les seuls qui ont maudit la royauté? Prends ta Bible, prends ce livre sacré que dès ta jeunesse on t'a fait respecter.

Moi, Vieux Républicain, j'aime la Bible, j'aime cette morale douce et austère; j'aime cette loi de justice sévère, j'aime cette égalité, cette fraternité proclamées, j'aime ces paroles si fières contre les tyrans, les riches et tous les hypocrites; j'aime cette noble doctrine de ne courber la tête que devant Dieu, la vérité suprême; j'aime ces prophètes luttant avec les rois corrompus et mourant pour la liberté; j'aime ces femmes délivrant leur patrie et frappant les ministres de la tyrannie; j'aime ces Machabées géants, dispersant des armées et mettant à bout la fureur des rois.

Mais j'aime surtout cette page, où le Seigneur maudit la royauté, flétrit le peuple qui la réclame et déroule la charte de ses iniquités. Cette page, la voici! c'est le droit du roi, lisez, elle se trouve dans le premier livre des Rois, c'est au chapitre VIII.

Le parti valet s'était grossi chez le peuple juif,

il s'ennuyait d'être libre, d'être en République et de faire à peu près ce qu'il voulait pourvu qu'il se mintint dans la Constitution du pays. C'était comme chez nous, où nous avons maints Juifs prêts à signer la même pétition.

Les gros seigneurs du temps, les grands propriétaires, les riches banquiers vinrent donc trouver Samuel qui était comme président de l'agonisante République, ils lui dirent en bon hébreu, bien nettement, comme des Juifs qu'ils étaient.

« Etablissez sur nous un roi comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge. »

Pendez-vous Genoude et Bertin, la Gazette et le journal des Débats existaient dès ce temps-là!

Cette proposition déplut à Samuel. Voyant qu'ils lui disaient : donnez-nous un roi afin qu'il nous juge. Il offrit sa prière au Seigneur. »

Rien que ce passage me donne une haute idée de Samuel, c'était un homme de cœur et de grand sens. Mais sur un point de cette importance, il ne s'en fie pas à lui seul, car il consulte le Seigneur.

« Et le Seigneur lui dit : Ecoutez la voix de ce peuple dans tout ce qu'ils vous disent; ce n'est point vous, c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne point sur eux. »

« C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis le jour où je les ai tirés de l'Egypte jusqu'aujourd'hui. Comme ils m'ont abandonné et qu'ils ont servi des dieux étrangers, il vous traitent aussi de même. »

« Ecoutez donc ce qu'ils vous disent; mais auparavant faites-leur bien comprendre et déclarez-leur quel sera le droit du roi qui régnera sur eux. »

Oui lâches valets, désirer un roi, vouloir un roi, c'est dans votre sens comme dans celui des Juifs, abandonner la vérité, la liberté, la justice et la divinité; c'est accepter l'idolâtrie de l'homme, c'est se livrer fatalement tôt ou tard, et malgré toutes les constitutions de papier, pieds et poings liés à un maître sans pitié, dont vous allez entendre l'inexorable droit, tel qu'en tous lieux, en tous temps, il a toujours été pratiqué, le voici dans sa simplicité.

« Samuel rapporta au peuple, qui lui avait demandé un roi, tout ce que le Seigneur lui avait dit. »

« Et il ajouta : Voici quel sera le droit du roi qui vous gouvernera : Il prendra vos enfants pour conduire ses charriots, il s'en fera des gens de cheval, et les fera courir devant son char. Il en fera ses officiers pour commander les uns mille hommes et les les autres cinquantes. »

« Ne reconnaissez-vous point la royauté? Voici les palefreniers et la livrée pour soigner les chevaux et courir en avant! Voici la conscription, les écoles militaires inventées par les rois afin de les garder! Les prétoriens, vous le voyez, sont de vieille date; aux rois modernes il est difficile d'innover. »

« Il prendra les uns pour labourer ses champs et pour recueillir ses blés, et les autres pour lui faire des armes et des charriots. »

« C'est cela! voilà l'organisation du travail que le parti valet propose. »

« Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. »

Etc., etc., etc., allons, valets, consolez-vous, ça n'a jamais changé.

« Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers; et il le donnera à ses serviteurs. »

« Il vous fera payer la dîme de vos blés et du revenu de vos vins pour avoir de quoi donner à ses équiqués et à ses officiers. »

« Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes et les fera travailler pour lui. »

« Il prendra aussi la dîme de vos troupeaux et vous serez ses serviteurs. »

« Est-ce clair? ne voilà-t-il pas le parti valet signalé par la Bible, avec grand renfort de dîmes, de tailles, de saisies, de corvées, à l'usage des rois et de leurs serviteurs? Or écoutez la fin! »

« Vous crierez alors contre votre roi, que vous vous serez élu et le Seigneur ne vous exaucera point parce que c'est vous même qui avez demandé d'avoir un roi. »

Entendez-vous, parti valet! vous crierez, on ne vous exaucera pas et ce sera bien fait, et je voudrais que ce roi vous donnât des écrivains de si bonne façon qu'il vous guérit à jamais.

Le Gérant, DIMEY.

Paris, Imprimerie d'A. Sirey, rue Saint-Jacques, 110.